

Platon

Khôra

« La notion d'espace géométrique, que le mot *khôra* exprimait tout d'abord, s'est graduellement matérialisée : la *khôra* est devenue, premièrement, ce qu'il y a de permanent dans les éléments, l'analogue de la *hylè* d'Aristote ; elle est devenue, ensuite, le principe qui a ordonné le chaos primitif et qui, à chaque élément, a assigné son lieu naturel. » Pierre Duhem, *L'Aube du savoir*, p. 14. L'assimilation de la *khôra* platonicienne à l'étendue remonte à Aristote (*Physique* IV, 2 ; voir Duhem, p. 12).

Aristote

Hylè

"... il semble que ce philosophe [Spinoza] ait cherché à établir entre l'éternité et ce qui dure la même différence que faisait Aristote entre l'essence et les accidents : entreprise difficile entre toutes, car la *hylè* d'Aristote n'était plus là pour mesurer l'écart et expliquer le passage de l'essentiel à l'accidentel, Descartes l'ayant éliminée pour toujours.", Bergson, *L'Évolution créatrice*, uqac, p. 205.

Stoïciens

"... en ce qui concerne *hylè* [chez les stoïciens], je crois que le terme insiste (quand on éprouve le besoin de lui faire supporter une nuance particulière) sur le fait que ce soit un principe passif, à la fois immobile et informe, et que le *logos* est en mesure de travailler de toutes les manières possibles : il ne lui offre aucune résistance ni aucune trace d'habitudes antérieures différentes." Bernard Besnier, "La conception stoïcienne de la matière", *RMM*, 2003, p. 61.

Descartes

Extension

« La nature de la matière, ou du corps pris en général, ne consiste point en ce qu'il est une chose dure, ou pesante, ou colorée, ou qui touche nos sens de quelque façon, mais seulement en ce qu'il est une substance étendue en longueur, largeur et profondeur. » *Principes*, II, 4.

« Enfin, il n'est pas malaisé d'inférer de tout ceci que la terre et les cieux sont faits d'une même matière ; et que, quand bien même il y aurait une infinité de mondes, ils ne seraient faits que de cette matière ; d'où il suit qu'il ne peut y en avoir plusieurs, à cause que nous concevons manifestement que la matière, dont la nature consiste en cela seul qu'elle est une chose étendue, occupe maintenant tous les espaces imaginables où ces autres mondes pourraient être, et que nous ne saurions découvrir en nous l'idée d'aucune autre matière. » *Principes*, II, 22.

Quantité

« Car j'avoue franchement ici que je ne connais pas d'autre matière des choses corporelles, que celle qui peut être divisée, figurée et mue en toutes sortes de façons, c'est-à-dire celle que les géomètres nomment quantité, et qu'ils prennent pour l'objet de leurs démonstrations ; et que je ne considère, en cette matière, que ses divisions, ses figures et ses mouvements. » *Principes*, II, 64.

« Parce que les philosophes sont si subtils, qu'ils savent trouver des difficultés dans les choses qui semblent extrêmement claires aux autres hommes ; et que le souvenir de leur matière première, qu'ils savent être assez malaisée à

concevoir, les pourrait divertir de la connaissance de celle dont je parle : il faut que je leur dise en cet endroit que, si je ne me trompe, toute la difficulté qu'ils éprouvent en la leur, ne vient que de ce qu'ils la veulent distinguer de sa propre quantité et de son étendue extérieure, c'est-à-dire de la propriété qu'elle a d'occuper de l'espace. En quoi toutefois je veux bien qu'ils croient avoir raison, car je n'ai pas dessein de m'arrêter à les contredire. Mais ils ne doivent pas aussi trouver étrange si je suppose que la quantité de la matière que j'ai décrite, ne diffère non plus de sa substance, que le nombre fait des choses nombrées ; et si je conçois son étendue, ou la propriété qu'elle a d'occuper de l'espace, non point comme un accident, mais comme sa vraie forme et son essence : car ils ne sauraient nier qu'elle soit très facile à concevoir en cette sorte. Et mon dessein n'est pas d'expliquer, comme eux, les choses qui sont en effet dans le vrai monde ; mais seulement d'en feindre un à plaisir, dans lequel il n'y ait rien que les plus grossiers esprits ne soient capables de concevoir, et qui puisse toutefois être créé tout de même que je l'aurais feint. » *Le Monde*, ch. VI (AT, XI, 35-36).

Leibniz

Mens momentanea

« *Nullus conatus sine motu durat ultra momentum praeterquam in mentibus*. Nam quod in momento est conatus, id in tempore motus corporis: hic aperitur porta prosecuturo ad veram corporis mentisque discriminationem, hactenus a nemine explicatam. Omne enim corpus est mens momentanea, seu carens r e c o r d a t i o n e , quia conatum simul suum et alienum contrarium (duobus enim, actione et reactione, seu comparatione ac proinde harmonia, ad sensum, et sine quibus sensus nullus est, voluptatem vel dolorem opus est) non retinet ultra momentum : ergo caret memoria, caret sensu actionum passionumque suarum, caret cogitatione. » *Theoria Motus Abstracti* (1671), § 17 (Ak., VI, 2, p. 266).

« La mémoire peut manquer d'ampleur ; elle peut n'embrasser qu'une faible partie du passé ; elle peut ne retenir que ce qui vient d'arriver ; mais la mémoire est là, ou bien alors la conscience n'y est pas. Une conscience qui ne conserverait rien de son passé, qui s'oublierait sans cesse elle-même, périrait et renaîtrait à chaque instant : comment définir autrement l'inconscience ? Quand Leibniz disait de la matière que c'est « un esprit instantané », ne la déclarait-il pas, bon gré, mal gré, insensible ? » Bergson, « La conscience et la vie » (1911), dans *L'Énergie spirituelle*, p. 5. Sur la différence entre la conception bergsonienne de la matière et celle de Leibniz, voir la présentation de Denis Forest dans l'édition GF de *Matière et mémoire*, p. 18.

Kant

Ce qui correspond à la sensation, matière transcendante, « réalité »

« J'appelle *matière* dans le phénomène ce qui correspond à la sensation (*was der Empfindung correspondirt*); mais ce qui fait que le divers du phénomène est coordonné dans l'intuition selon certains rapports, je l'appelle forme du phénomène. » *Critique de la raison pure*, Esthétique transcendante, § 1.
« La *réalité* est, dans le concept pur de l'entendement, ce qui correspond à une sensation en général (*was einer Empfindung überhaupt correspondirt*), par conséquent ce dont le concept indique en lui-même un être (dans le temps) (...). Comme le temps n'est que la forme de l'intuition, donc des objets en tant que phénomènes, ce qui en eux correspond à la sensation est la matière

transcendantale de tous les objets, comme choses en soi (la choséité, la réalité). » *Critique de la raison pure*, Schématisme (Alquié, I, 888 ; Ak., III, 137)

Permanence (dans le changement des phénomènes extérieurs)

Au concept de substance (1^{ère} catégorie de la *relation*) correspond le principe de la permanence de la substance (première analogie de l'expérience) : « Dans tout changement des phénomènes, la substance persiste, et son *quantum* n'augmente ni ne diminue dans la nature ». Appliqué à la nature corporelle (objet du sens externe), cela donne : « dans toutes les modifications de la nature corporelle, la quantité de matière reste la même » (*Premiers principes métaphysiques de la science de la nature*, théorème 2, p. 127). C'est, note Kant dans l'introduction de la *Critique de la raison pure* (Alquié, I, 771) un principe synthétique, dans la mesure où la permanence ne peut se conclure de l'analyse du concept de matière : « dans le concept de la matière, je ne pense pas la permanence, mais simplement la présence dans l'espace par le fait qu'elle le remplit ».

Spatialité et résistance

« dans le *concept* de la matière, je ne pense pas la permanence, mais simplement la présence dans l'espace par le fait qu'elle le remplit (*durch die Erfüllung desselben*) », *Critique de la raison pure* (Alquié, I, 771). Tout ce qu'on peut attribuer d'autre à la matière (cf. permanence) ne peut pas se conclure de son concept et est un jugement synthétique.

« La matière est le mobile en tant qu'il remplit (*erfüllt*) un espace. Remplir un espace, c'est résister à tout mobile qui s'efforce par son mouvement de pénétrer en un certain espace. Un espace qui n'est pas rempli est un espace vide. » (*PPMSN*, ch. 2, « Dynamique », définition 1, Ak. 4, 496). La remarque qui suit cette définition (Ak. 4, 496-497) précise que l'expression « remplir un espace » (*einen Raum erfüllen*) implique, en plus du simple fait d'« occuper un espace » (*einen Raum einnehmen*), la *résistance* à d'autres mobiles qui s'efforcent de pénétrer à l'intérieur, et ainsi une force. La simple extension (*Ausdehnung*) ne suffit pas ici à la définition de la matière. D'où le Théorème 1, qui suit la définition : « La matière remplit (*erfüllt*) un espace, non par sa seule existence (*Existenz*), mais en vertu d'une force motrice particulière » (Ak., 4, 497). Sur le rapport entre Kant et Lambert, sur ce point, voir Vuillemin, *Physique et métaphysique kantienne*, § 10. Kant, à la différence de Lambert, qui reste cartésien, est d'accord avec Leibniz et ne réduit pas la dynamique à la géométrie. Il ne confond pas la matière avec la simple étendue.

« Toute matière résiste dans l'espace qu'elle occupe et c'est pourquoi on la dit impénétrable. Qu'il en soit ainsi, l'expérience nous l'enseigne, et l'abstraction opérée à partir de cette expérience fait naître en nous le concept général de matière. » *Rêves* (Alquié, I, 533).

Phénoménalité

La matière est « *substantia phaenomenon* » (amphibologie des concepts de la réflexion, Alquié, III, 1000). Le *substratum* en est inconnaissable, et pourrait bien être simple, et, par là penser. Nous ne pourrions plus alors « regarder les âmes comme des êtres tout à fait distincts des corps » (I, 1435) : « l'objet transcendantal, qui peut être le fondement de ce phénomène que nous appelons matière, est un simple quelque chose dont nous ne comprendrions même pas ce qu'il est quand bien même quelqu'un pourrait nous le dire » (*Ibid.*) ; « Ce quelque chose qui est au fondement de phénomènes extérieurs qui affecte notre sens de telle sorte qu'il reçoit les représentations d'espace,

de matière, de figure, etc., ce quelque chose considéré comme noumène (ou plutôt comme objet transcendantal), pourrait bien être aussi le sujet des pensées (...). D'après cela, il ne suffirait pas d'accorder la simplicité à la nature de l'âme humaine, pour distinguer cette âme, au point de vue du *substratum*, de la matière, si l'on envisage celle-ci (ainsi qu'on doit le faire) simplement comme un phénomène. » (Paralogisme de la simplicité, première édition, Alquié, I, 1436). On peut *penser* la matière (considérée non du point de vue de ses propriétés phénoménales, mais du point de vue de son *substratum* inconnaissable), comme capable de penser...

Bergson

« Dans cette continuité de devenir qui est la réalité même, le moment présent est constitué par la coupe quasi instantanée que notre perception pratique dans la masse en voie d'écoulement, et cette coupe est précisément ce que nous appelons le monde matériel : notre corps en occupe le centre ; il est, de ce monde matériel, ce que nous sentons directement s'écouler ; en son état actuel consiste l'actualité de notre présent. La matière, en tant qu'étendue dans l'espace, devant se définir selon nous un présent qui recommence sans cesse, inversement notre présent est la matérialité même de notre existence, c'est-à-dire un ensemble de sensations et de mouvements, rien autre chose. » *Matière et mémoire*, ch. III, p. 154. La « coupe quasi instantanée » peut faire penser à la *mens momentanea* de Leibniz. Mais : sur la différence entre la conception bergsonienne de la matière et celle de Leibniz, voir la présentation de Denis Forest dans l'édition GF de *Matière et mémoire*, p. 18.

Varia

« On appelle matière tout ce qui existe indépendamment de la pensée et de l'esprit : c'est la partie non spirituelle du réel. Elle est sans conscience, sans mémoire, sans discours, sans projet ni volonté. C'est l'être inconscient et instantané, qui n'offre à l'esprit, comme son autre, que le silence, l'indifférence et l'oubli. » Comte-Sponville, « Qu'est-ce que le matérialisme ? », *Philosophique*, Besançon, 1986 ; repris dans *Une éducation philosophique*, p. 108

Matière première et matériau

« Il est vrai que la « matière » semble indiquer un principe d'indétermination. Mais il faut bien s'entendre. La matière, au sens strictement aristotélicien de « matière première », peut être un principe d'explication métaphysique (tout au moins dans le monde des corps) : elle ne saurait être un donné. Ce qui est donné, c'est toujours une « matière seconde », un matériau dont les résistances sont faites précisément d'un complexe de propriétés qui, seules, peuvent résister : une indétermination pure n'opposerait, de soi, aucune difficulté. » Stanislas Breton, *Approches phénoménologiques de l'idée d'être*, 1959.

Néant

« L'idée de la matière n'est réellement que l'idée de ce dont on fait une chose en lui donnant une forme, et qui passe ainsi d'un état relativement imparfait à un état de détermination et de perfection. D'où il suit que si l'on veut chercher au delà de toute forme une matière première absolue, on n'arrivera qu'à un véritable rien. Qu'est-ce en effet que l'idée de quelque chose qui n'aurait aucune manière déterminée d'exister ? C'est l'idée tout à fait abstraite de la pure et simple existence, qui équivaut à celle du néant. » Ravaisson, *Rapport sur la philosophie en France au XIXe siècle*, p. 189.

Objet du sens externe

« Tout ce que je sens hors de moi et qui agit sur mes sens, je l'appelle matière ; et toutes les portions de matière que je conçois réunies en des êtres individuels, je les appelle des corps. » Rousseau, *Émile*, IV.

Concept polémique et négatif

« Est matériel, au sens philosophique du terme, tout ce qui est sans esprit et qui existe indépendamment de l'esprit. Le matérialisme n'est pas un « chosisme », qui ne serait que le réalisme du sens commun érigé en métaphysique. À le penser dans son essence et dans son histoire, le matérialisme est avant tout une théorie de l'esprit (être matérialiste, c'est penser que l'esprit n'a d'existence que seconde et déterminée : par le corps), il est avant tout une théorie de la pensée (dont il nie l'existence substantielle), et c'est à ce titre seulement qu'il a besoin – pour des raisons d'abord polémiques et critiques – de cette notion de matière. Il s'agit de combattre l'idéalisme, le spiritualisme, la superstition. Dire ce qui est importe moins, en l'occurrence, que dire ce qui n'est pas : une âme immortelle, un Dieu créateur, un arrière monde purement spirituel ou idéal. C'est dire que le concept de matière vaut d'abord par sa charge de désillusion. Comment le définir ? Par son autre. La matière, philosophiquement, est un concept essentiellement négatif : c'est tout ce qui n'est pas de l'esprit, c'est tout ce qui n'est pas de la pensée, et qui existe indépendamment de la conscience que nous en prenons. C'est la partie non spirituelle du réel – dont les matérialistes affirment, c'est toute la difficulté de leur point de vue, qu'elle n'est pas une partie mais le tout. » Comte-Sponville, *L'Être-temps*, PUF, 1999, ch. IX, p. 111-112.

Quantité

« Il n'est pas du tout improbable que la matière et la quantité soient, selon la réalité, la même chose. » Leibniz, 2e des 7 corollaires sur lesquels s'achève la thèse de baccalauréat soutenue par Leibniz devant Jakob Thomasius, *De Principio individui* (1663).

« La quantité est la détermination pure du penser, tandis que la matière est cette même détermination en existence extérieure. » Hegel, *Science de la logique*, L'Être, p. 172 (Labarrière)

« Le quantitatif se transforme en qualitatif, c'est-à-dire en ce qui est intrinsèquement déterminé. Cette unité qui se continue ainsi en elle-même dans l'échange des mesures est la matière [*Materie*] véritablement subsistante, autonome, la Réalité [*Sache*]. » Hegel, *Théorie de la mesure*, Doz, p. 85

Substance des corps

Cournot, *Matérialisme, vitalisme, rationalisme*, § 1 (« De l'idée de matière ») : Si l'on se limite à « l'idée de matière en tant qu'elle s'applique aux choses corporelles et sensibles qui sont l'objet des sciences physico-chimiques » en écartant les significations « analogiques » (cf. la matière d'un discours), et si l'on entend par là la « substance » des corps, cette idée a une valeur scientifique que la mesure permet d'établir : la quantité de matière (la masse) en effet est invariable. La science *justifie* ainsi ce que l'esprit humain est « naturellement enclin à concevoir dans les choses » : « un fond qui subsiste malgré leurs métamorphoses continues ». « Il a fallu l'avènement de la physique expérimentale moderne pour justifier (...) les métaphysiciens [idée de « substance »] et les grammairiens [distinction substantifs/adjectifs], pour donner à l'idée ou à la catégorie de substance une valeur scientifique, en ce

qui concerne les corps que nous touchons, que nous remuons, et dont le poids peut être accusé par la balance. »